

Mary Mortgage

La veuve noire vengeresse

Briançon, le 13 mars 1938

La montagne ne peut pas être domptée ni domestiquée. Et pourtant ! Les hommes de pouvoir sont si cupides et vénaux qu'ils veulent exploiter les monts et les pics pour distraire les plus fortunés dans le seul but de gagner de l'argent. Les sports d'hiver, devenus une activité très à la mode ces dernières années, attirent de nombreux touristes et sportifs au sein de nos belles vallées. Mais tous ignorent combien escalader les massifs est une entreprise dangereuse et mortelle. J'ai décidé d'aller au secours de ces malheureux, en les sauvant malgré eux du terrible destin qui a décimé les miens.

Je suis née en 1888 sous le nom de Mary Dolores Claiborne. Mes parents sont des membres éloignés de la famille royale britannique. Mais suffisamment proches pour disposer d'une colossale fortune. J'ai reçu une éducation stricte, religieuse et protocolaire. Ce fut une enfance sans histoire mais aussi sans amour. Cloîtrée dans un pensionnat pour jeunes filles, je ne voyais mes parents que pendant les vacances et au cours des galas ou des soirées mondaines. Mon petit frère demeurait mon seul rayon de soleil. Je l'aimais tendrement. De cinq ans son aînée, je lui rendais régulièrement visite, dans son école située à côté de la mienne, lorsqu'il était malheureux ou chagriné. Son jeune âge attendrissait les sœurs qui m'autorisaient à le cajoler des heures entières, avant de me ramener au foyer de jeunes filles.

Ma vie s'est teintée de joie et d'espoir lorsque j'ai rencontré mon futur mari en 1908, le Major Steve Mortgage, un militaire travaillant pour le Foreign Office, un organisme spécialisé dans les renseignements, au service de Sa Majesté. Alors que j'assistais à un spectacle à l'opéra, en compagnie de mes parents, un officier me fixait du regard. Troublée, j'ai détourné les yeux, mais mon cœur battait à tout rompre dans ma poitrine. De noble famille, je devais me marier avec une personne de ma lignée. Et justement, Steve Mortgage était non seulement un Major mais aussi un Lord anglais de vingt-neuf ans. Au cours de l'entracte, je me suis éclipsée, laissant mes parents seuls dans leur loge. J'ai déambulé dans les couloirs à sa recherche. Lorsque soudain, il était là, en uniforme, charmant, séduisant, et il continuait à m'observer. Sans même un mot, il m'a enlacée et embrassée passionnément. Jamais un gentilhomme n'aurait agi de la sorte en Angleterre, le pays de la bienséance. Mais Steve était différent. Bien qu'il soit militaire, il n'avait que faire de l'étiquette et des convenances, tout comme moi. Sans prévenir mes parents, je me suis enfuie à son bras. Nous n'avions toujours pas échangé un mot. Il m'a conduit dans un hôtel où j'ai passé la plus belle nuit de ma vie. Le lendemain matin, à mon réveil, il m'a fait sa demande en mariage.

Je l'ai épousé peu de temps après, alors que j'étais à peine âgée de vingt ans. Mon mari a toujours su me comprendre et m'écouter. Paul, notre fils, est né en 1910. Steve fut un père et un mari formidable jusqu'au début de la grande guerre. Jusqu'alors, il s'absentait de temps en temps, mais restait très disponible pour sa famille. Nous formions un couple parfait aux yeux de nos amis, et toujours aussi amoureux comme aux premiers jours. Malheureusement, la guerre éclata au cœur de la vieille Europe en 1914. Steve s'est volatilisé de notre vie mais

pas de nos cœurs. Je tremblais pour sa vie même si son poste se situait loin du front : il traquait et interrogeait les espions allemands et les traîtres à la Triple Alliance en marge du front français. Paul et moi lui manquions terriblement, mais le devoir passait avant la famille. Il menait ses missions sous les ordres de **Charles Grant**, un collègue devenu très vite un ami. La famille Grant m'a été présentée en 1915 : Elisabeth, la femme de Charles était une très belle femme intelligente mais versatile, une joueuse de bridge invétérée, Le couple avait une petite fille de 10 ans, espiègle et chaleureuse, prénommée **Helen**. Nous avons passé quelques soirées en leur compagnie, lorsque les hommes s'absentaient pour de longues missions.

Paul a grandi dans l'admiration de son père. Je rêvais d'avoir un autre enfant mais les temps ne semblaient pas propices. En 1916, Paul fut atteint d'une maladie infantile très contagieuse, la rubéole. Au cours de mon enfance, je ne l'avais jamais contracté. J'ai rattrapé mon retard au contact de Paul qui fut éloigné de moi quelques semaines. Cette maladie, amplifiée dans le corps d'un adulte, m'a terriblement affaibli. J'ai failli rejoindre les anges à tout jamais. Quelques mois après ma convalescence, mon médecin m'a appris que je ne pourrais plus jamais avoir d'enfant. Très peinée par cette nouvelle, j'ai caché mon chagrin au fond de mon cœur sans jamais avouer à Steve la vérité sur ma nouvelle condition. Toutefois à ce moment, il était trop préoccupé pour s'en soucier. A son grand désespoir, il n'avait même pas pu être à mon chevet lorsque j'étais malade. Il a longtemps culpabilisé de ne pas avoir été auprès de moi alors que Dieu m'appelait à lui. C'est à peu près à cette période qu'il a commencé à songer à organiser son départ des services secrets, même s'il adorait son métier. Mais pas question d'abandonner sa patrie en pleine Guerre !

Après l'armistice, le destin me ramena mon époux. Mais il n'a pas quitté son emploi dans les conditions qu'il imaginait : Steve fut renvoyé pour faute grave. Longtemps, il resta silencieux sur les causes de son renvoi, respectant là le secret professionnel. Mais souvent, je sentais la tristesse l'envahir, sans raison apparente. Malgré tout l'amour de sa famille, son métier lui manquait. Ce n'est qu'au bout d'un an d'efforts et de discussions que je parvins à le faire parler. Quelques mois avant l'armistice, une attaque éclair des allemands avait ouvert une brèche terrible et causé des dégâts humains considérables. Il avait été établi par les services secrets qu'un agent ennemi infiltré avait provoqué la désertion de plusieurs soldats français, ce qui avait ouvert la voie aux troupes allemandes. On soupçonna fortement les filles qui, dans un bar en retrait du front, donnait quelques rares instants de plaisir aux soldats. Charles Grant et Steve avaient opéré une descente pour interroger les jeunes femmes. L'une d'entre elles, **Ingrid Camet**, prise de panique, tenta de s'enfuir. Mon mari eut une mauvaise réaction, un geste imprécis et l'abattit d'une balle dans le dos. Après enquête, il s'avéra que la jeune fille n'avait rien à se reprocher. Au terme de la Guerre, les autorités françaises demandèrent des comptes aux services secrets anglais concernant cette affaire, causant ainsi le licenciement de mon mari.

Ces aveux qu'il me fit provoquèrent en lui un déclic. Après une période de déprime, il reprit le dessus : il a rapidement redoré le blason de sa famille en endossant à nouveau son titre de Lord du Royaume-Uni. Quelques mois plus tard, nous avons déménagé en France, dans la vallée de Chamonix au cœur des Alpes. Nous avons quitté notre appartement londonien pour nous installer dans un grand manoir situé au pied des montagnes. Steve trouvait notre vie monotone et avait découvert dans les récits des alpinistes une ivresse des grands espaces et un aspect aventureux qu'il avait grande envie d'expérimenter. Mon mari, puis mon fils, se sont tous les deux adonnés avec excès à cette passion, me laissant régulièrement seule à la maison. Une funeste décision lorsque j'y repense aujourd'hui avec le recul.

En juillet 1930, j'ai reçu la visite d'une jeune femme nommée **Helen Smith**, à mon domicile. J'avais 42 ans, mais le temps avait fait des ravages sur mon visage, et ma beauté s'était envolée. Toutefois, cette ravissante

jeune fille, devenue une femme plantureuse, m'a reconnue. Moi aussi, j'ai rapidement pu remettre un nom sur ce joli minois. Il s'agissait de la fille de Charles Grant, l'ami et ancien collègue des services secrets de Steve. Aujourd'hui, elle portait le nom de son défunt mari, mort tragiquement d'une maladie incurable contractée pendant la Guerre. Le jour de sa visite, mon époux, s'était absenté. Nous n'avions pas eu des nouvelles des Grant depuis des années. La petite fille était devenue une patineuse émérite puis la représentante britannique au Comité International Olympique depuis peu. Mais la jeune femme n'était pas venue me rendre une simple visite de courtoisie : elle avait une terrible nouvelle à m'annoncer. Ses parents étaient morts, assassinés sauvagement par un inconnu, alors qu'ils passaient de tranquilles vacances au bord du Lac Léman, en Suisse. Elle n'avait qu'un seul indice, un billet écrit de la main de l'assassin : « Souviens-toi du hangar 11 ». Elle ignorait totalement l'identité du coupable de ce crime abominable. Elle s'est ensuite adressée à moi en ces termes : « Je vous mets en garde. Le meurtrier court toujours. Et je sais que votre mari a travaillé avec mon père dans ce hangar 11 pendant la Grande Guerre. Il se pourrait bien que vous soyez également menacés. ». Puis elle est partie, visiblement soulagée d'un grand poids. Un danger planait donc au-dessus de nos têtes ! Helen est revenue une fois par an depuis sa première visite en 1930. A chaque fois, nous discutons toute la journée de nos vies respectives, et elle me contait les derniers potins londoniens. J'avais ainsi des nouvelles régulières de mon pays et des amis laissés là-bas.

C'est en 1933, par un pâle matin d'hiver, que ma vie s'est transformée en véritable cauchemar. Paul, alors âgée de 23 ans, s'est préparé pour s'adonner à sa passion : l'alpinisme. Avant de partir, il m'a rapidement expliqué qu'un ami lui avait indiqué le nom d'un guide confirmé susceptible de le conduire dans l'ascension de la Dent du Diable, un pic proche de Briançon. Mais je n'ai jamais su le nom de cet individu et mon fils n'est jamais rentré de cette promenade mortelle. Les secours ont longuement cherché mon petit garçon, sans succès : son corps n'a jamais été retrouvé. Personne n'a jamais élucidé le mystère de cette disparition. Les policiers n'ont jamais découvert l'identité du seul témoin (ou suspect !) de la mort de Paul. Lorsqu'ils ont questionné les amis de mon fils pour connaître celui qui connaîtrait l'alpiniste, personne ne s'est manifesté. Ils sont tous restés muets comme des carpes, ces imbéciles de petits français ! Ils ne se sont pas rendu compte qu'ils ne risquaient rien en dénonçant l'alpiniste ! Il était mon fils unique. Je ne m'en remettrais jamais ! Une mère ne devrait pas survivre à ses enfants : c'est contre nature. Comment pourrais-je encore sourire un jour ?

C'est à cette époque que Steve et moi avons fait la connaissance d'**Auguste Andrieux**, le maire de Briançon et de sa femme **Brigitte**. Le maire avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour tenter de retrouver Paul, mobilisant la police municipale, organisant des battues. Malgré notre peine, nous apprécions les efforts de l'élu et nous devînmes amis au fil des ans. Les Andrieux étaient ravis de recevoir des personnalités britanniques au sein de leur demeure. Accueillir un Lord et une Lady, tous deux parents éloignés de la famille royale d'Angleterre, était un honneur qui accroissait l'image de marque d'Andrieux auprès de ses administrés. Nous fîmes également la connaissance de **Christian**, le fils cadet du couple qui vivait toujours chez ses parents. C'était un très jeune passionné de ski qui aimait les défis. Ils avaient deux autres enfants, **Pierre**, l'aîné, qui menait de brillantes études à Paris, et **Thérèse** la petite dernière, partie découvrir la vie mondaine chez sa tante à Lyon. Je n'ai pas eu l'occasion de connaître Pierre et Thérèse. Steve appréciait beaucoup la compagnie du couple. Aussi, nous nous rendions souvent visite. Pour ma part, je n'aimais pas trop le Maire. Même s'il avait fait tant d'efforts pour retrouver Paul, il avait une part de responsabilité dans sa mort en ayant développé les sports de montagne dans sa région et en continuant même après ce drame à les promouvoir. Il avait une telle ambition et un tel désir de modernisation de la région. Son fils était différent, il me rappelait un peu Paul par moment. C'est un gamin que je porte aujourd'hui encore dans mon cœur. De plus, au cours de l'un de nos repas à Briançon, j'ai remarqué une vive tension entre Christian et Auguste. Ils semblaient être en conflit constant.

Les années suivantes, j'ai vu plusieurs amis périr dans l'ascension de plusieurs pics. Nombreux sont ceux qui ont disparu dans le blizzard sans retrouver leur chemin, ou qui sont tombés au fond de cavités pour ne jamais se relever. Mon cœur s'étiait et s'asséchait au fil des années. Plutôt que d'éprouver de la bienveillance pour les gens, j'étais de plus en plus en colère contre les alpinistes, les sportifs, et surtout les politiciens entretenant la passion des skieurs en construisant des remonte-pentes et en balisant des pistes.

En décembre 1935, le malheur a frappé une fois de plus ma famille. Mon tendre petit frère a pris le même chemin que Paul, trois ans après son terrible accident. Il venait nous rendre visite tous les ans, en février, pour s'adonner au ski alpin, un sport très prisé ces dernières années. Pour pratiquer cet exercice de vitesse, il est nécessaire d'emprunter des remonte-pentes. Il s'agit d'une sorte d'installation mécanique utilisée pour gravir les montagnes sans fatigue. Un matin, alors qu'il était installé, le sourire aux lèvres, dans l'une de ces machines, prêt à dévaler une pente, une avalanche a ravagé le versant dévastant tout ce qui s'y trouvait. J'étais anéantie après sa mort. La colère, la rage, la haine m'ont submergée. Je n'aspirais qu'à une chose, me venger. Mais comment ? On ne peut pas lutter contre la nature ! J'ai mis quelques mois avant de trouver la solution.

*En mars 1936, mon époux a souhaité participer à une expédition dans notre vallée. Une de plus ! Mais cette fois-ci, je ne voulais pas qu'il parte. En effet, au fil du temps, ses absences me pesaient de plus en plus. Je savais bien qu'au fond de son cœur, il m'en voulait d'avoir laissé Paul partir avec un inconnu en pleine montagne alors qu'ils auraient pu faire cette expédition tous les deux. La maison lui rappelait trop de souvenirs de bons moments passés avec son fils. Alors il préférerait s'éloigner en participant à des voyages de plusieurs jours voire plusieurs semaines. Il continuait à chérir la montagne et oubliait son chagrin en gravissant des sommets. Mais après la mort de mon frère, j'avais besoin qu'il reste à mes côtés, qu'il me soutienne dans cette épreuve. Malgré mes supplications, il n'a pas changé d'avis. Alors que je pleurais seule dans mon salon, **Fulbert**, notre majordome, toujours serviable et gentil, m'a murmuré à l'oreille : « Il ne tient qu'à vous de le retenir, milady ».*

Une idée saugrenue mais providentielle a germé dans mon esprit : et si cette fois Steve restait avec moi parce qu'il ne pouvait pas partir ! J'ai soumis l'idée à mon majordome qui a immédiatement proposé ses services pour accomplir cette mission, moyennant une petite enveloppe. Il s'est faufilé dans le camp de base des alpinistes. Il avait acquis quelques notions d'artificiers durant la guerre, un avantage tactique précieux lorsqu'il s'agit de positionner quelques explosifs pour faire sauter des équipements sans blesser personne alentour. Le lendemain, mon mari rentrait, déçu, à la maison. Tout en le consolant, au fond de moi, je jubilais. J'avais réussi mon premier attentat sans me faire démasquer ! Personne n'aurait l'idée d'accuser une Lady, et qui plus est, la femme de l'un des membres de cette équipée avortée ! J'étais insoupçonnable !

Quelques semaines plus tard, en été 1936, avec l'aide de mon précieux Fulbert, j'ai créé le Mouvement des Défenseurs des Cimes (le MDC, inspiré des initiales de mon nom de jeune fille), une société secrète ayant pour but de redonner à la montagne sa solitude naturelle en empêchant les hommes de la domestiquer. En plus de mon majordome, j'ai engagé quelques partisans et hommes de main, tout cela à l'insu de mon époux, bien évidemment. Fulbert s'est chargé de les recruter, dans les bars ou les fermes de la vallée. La plupart savaient manipuler les explosifs, une conséquence de la Grande Guerre. Nous organisions les réunions à mon domicile, lors des absences répétées de Steve. Tous semblaient enchantés par nos projets et étaient en accord total avec mes idées, désirant protéger leur vallée de Chamonix des touristes ou des promoteurs véreux, cherchant à construire d'affreux hôtels. En agissant ainsi, je pensais sauver de nombreuses vies. Bientôt, plus personne ne parlerait des loisirs alpins !

Nos actions se dirigeaient contre toutes les infrastructures destinées à loger, transporter, ou amuser les sportifs en pleine montagne. Mes hommes ont plastiqué quelques hôtels et refuges, organisé des incidents sur les chantiers de stations d'altitude, provoqué des avalanches détruisant sur leurs passages les remonte-pentes, fait échouer des expéditions. Nous ne laissions jamais aucun indice susceptible d'amener la police jusqu'à nous. À notre connaissance, il n'y a jamais eu de victime suite à nos attentats. Nous agissions souvent de nuit alors que tout le monde dormait tranquillement chez soi. Notre mouvement a rapidement commencé à faire parler de lui. Les journaux s'étaient même emparé du problème en nous consacrant la une à chacune de nos actions.

Mon mari était une personnalité très respectée de la région. Et à ce titre, il assistait à de nombreux conseils municipaux ou réunions particulières de certains politiciens. En ignorant totalement que j'étais le cerveau du groupuscule des Défenseurs des Cimes, Steve me racontait que les élus s'inquiétaient pour cette série de forfaits anéantissant tous leurs projets de construction. Les touristes avaient été informés par les journalistes de cette affaire et désertaient la vallée de Chamonix, à ma plus grande joie. À son insu, j'ai fait de Steve mon informateur principal. Il me tenait au courant des avancées de l'enquête des autorités, des prochains chantiers prévus, des expéditions organisées dans la région. . .

*Nous étions devenus célèbres dans toute la vallée ! Et même au-delà visiblement. Un soir, au cours de l'été 1937, lors de l'une de nos visites chez les Andrieux, Auguste a évoqué de nombreux incidents survenus récemment dans sa propre vallée, du même type qu'aux alentours de Chamonix. Il a parlé de forcenés organisant des attentats à l'encontre d'hôtels ou d'installations mécaniques de sa commune. Ces incidents étaient pour le moment gardés secrets, et la population imaginait que ces catastrophes résultaient de problèmes techniques. En apprenant cette nouvelle, dès le lendemain, j'ai chargé Fulbert d'infiltrer ce nouveau mouvement pour en connaître le cerveau. Il a retrouvé leurs traces sans trop de difficultés. Ils étaient visiblement débutants dans ce type d'opérations et laissaient derrière eux de nombreux indices. Ma taupe, dorénavant membre des deux Mouvements mais fidèle au mien, m'a donné le nom du chef de ce groupuscule : **Jeanne Ballangrud**, une ancienne patineuse artistique, et la femme d'un quadruple médaillé d'or de biathlon aux Jeux Olympiques, **Duan Ballangrud**. J'ai décidé de lui envoyer un billet anonyme en novembre 1937, pour la prévenir du danger Andrieux. Cet homme est lui aussi en mesure de retrouver sa trace si Fulbert y est parvenu. Le billet contenait ces quelques mots : « Restez sur vos gardes, votre manque de prudence risque de vous être fatal ! ».*

Je continuais à mener mes actions en toute impunité, et dans le plus grand secret au cours de l'année 1937. Je souhaitais même trouver le moyen d'élargir le mouvement, en choisissant des adjoints et en embauchant des membres un peu plus influents dans la région. Les paysans faisaient le travail demandé mais ils manquaient d'innovation et de créativité. Il me fallait du sang neuf ! Si Jeanne et ses sbires réussissaient à échapper à la police pendant encore quelques mois, j'avais l'intention de prendre contact avec eux.

Mais je fus freinée dans mon élan en décembre 1937. La montagne m'avait déjà enlevé mon fils et mon frère. Cette fois, la Dame Blanche m'arracha mon mari. Il était l'amour de ma vie, mon âme sœur, mon meilleur ami, l'amant de mes nuits ! En apprenant cette catastrophe, j'ai eu le cœur déchiré et l'âme brisée. Ma colère s'est déversée sur le messager de cette terrible nouvelle, un policier chargé de l'enquête. Il a réussi à me calmer puis m'a expliqué les circonstances de cette tragédie.

Toujours aussi passionné par les randonnées périlleuses en pleine montagne, mon mari participait à une expédition dans l'Himalaya. Le guide qui dirigeait cette équipée se nommait **Laurent Laloux**, un alpiniste confirmé résidant dans la région de Briançon. D'autres personnes participaient à cette folie : **Dwayne Davies**, un architecte spécialisé dans les infrastructures de montagne, **Clara Olsen**, une riche héritière norvégienne propriétaire d'une grande usine de fabrication de skis, et **Edouard Evras**, un médecin de Lyon, grand ami des Andrieux. Les trois témoins du drame, Davies, Olsen et Evras ont donné exactement la même version des faits : Laurent Laloux n'est aucunement responsable de la mort de mon époux qui a chu dans un précipice alors que toutes les précautions possibles avaient été prises. La corde qui le maintenait aux autres avait cédé et personne ne portait la responsabilité de ce malheureux accident.

Quelques jours après avoir entendu l'horrible vérité, alors que je pleurais toutes les larmes de mon corps, j'ai reçu un étrange billet anonyme : « la mort de votre mari n'est peut être pas un accident ! ». J'étais interloquée ! Il faut que j'en sache plus. Et d'abord, qui est l'auteur de cet étrange message ?

En janvier, soucieux de me sortir de mon chagrin, Auguste Andrieux m'a conviée à une réception qu'il organise le 13 mars. J'ai appris que Jeanne Ballangrud serait présente. C'était l'occasion rêvée pour prendre contact avec son mouvement et organiser conjointement une action d'éclat contre Andrieux. Hier soir, je lui ai écrit une autre lettre. Le mot disait : " Je vous propose de vous rencontrer ce soir. L'union fait la force. Vous me reconnaîtrez à la phrase : « Vous avez une robe magnifique, Madame Ballangrud ! » ".

Je sais également que tous les membres de l'expédition en Himalaya sont conviés chez les Andrieux. J'espère bien en apprendre davantage sur les circonstances de la mort de mon mari. Pour parer à toute éventualité, j'ai pris avec moi un peu de poudre de curare. Pour m'aider dans ma recherche de la vérité, j'ai demandé à Andrieux de convier à la soirée **Madame Natacha**, une bohémienne habitant Briançon depuis l'été dernier. Cette femme prétend pouvoir communiquer avec les morts et j'aimerais tant échanger quelques mots avec mon défunt époux et mon fils disparu. Ils pourraient sûrement m'éclairer sur les circonstances de leur décès !